

Bulletin d'histoire politique

Le raid de Dieppe dans la mémoire collective québécoise

Béatrice Richard



Volume 10, numéro 3, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060800ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060800ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richard, B. (2002). Le raid de Dieppe dans la mémoire collective québécoise. *Bulletin d'histoire politique*, 10(3), 177–188. <https://doi.org/10.7202/1060800ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le raid de Dieppe dans la mémoire collective québécoise

BÉATRICE RICHARD
*Historienne et journaliste**

L'objet de notre recherche s'inscrit dans un questionnement qui agite depuis un certain temps les sociétés occidentales : la mémoire de la Deuxième Guerre mondiale. Cette quête s'effectue dans un contexte marqué par la recomposition des mémoires nationales dans les états ex-belligérants : France, Allemagne, Japon, Grande-Bretagne, États-Unis et Canada¹. On pourrait presque évoquer une « faim » de mémoires face à la prolifération de débats, études, films ou documentaires proposant de revisiter ou d'extirper de l'oubli plusieurs aspects plus ou moins glorieux de ce passé.

Le Canada bien sûr n'échappe pas à l'exercice, ses politiques d'immigration anti-juives et le traitement réservé à ses citoyens d'origine japonaise pendant la guerre étant les exemples les plus connus². Le Québec a tardé à se situer dans ce nouveau courant, ses historiens s'intéressant relativement peu aux questions internationales et militaires. À cet égard, les Québécois de souche semblent avoir « oublié » leur participation militaire à la Deuxième Guerre, cultivant plutôt la mémoire de leur résistance à la conscription. Comment en sont-ils arrivés à construire ce récit quelles étaient leurs motivations ? Telle est l'interrogation sous-jacente à notre démarche.

Pour tenter d'y répondre, nous avons analysé comment la société québécoise francophone a sanctionné depuis cinquante ans la mémoire de sa participation militaire à la Deuxième Guerre mondiale à travers l'exemple du raid de Dieppe. Pour mener à bien ce projet, nous avons scruté trois principaux vecteurs de mémoire entre 1942 et 1995 : certains journaux (*Le Canada*, *Le Devoir*, *La Presse*), la littérature et les manuels scolaires³.

Le choix d'une bataille pour mettre en perspective la conscience historique québécoise n'est pas fortuit. Les conflits militaires intérieurs ou extérieurs impliquant le Canada se sont avérés des « accélérateurs » de conscience nationale chez les Canadiens français/Québécois, contribuant ainsi à intensifier les tensions intra-nationales et à renforcer l'affirmation d'un nationalisme distinct. Plusieurs épisodes tendus de l'histoire nationale l'ont démontré : les troubles de 1837, les soulèvements des Métis et la pendaison de Louis Riel, la crise de la conscription de 1917, le plébiscite de 1942, les

événements d'octobre de 1970... Dieppe nous apparaît comme l'un de ces moments.

On nous fera remarquer à juste titre que les Québécois partagent la mémoire douloureuse de Dieppe avec les autres Canadiens, ce raid s'avérant aussi pour ces derniers un accélérateur de conscience nationale face à la métropole britannique. Les controverses ainsi que l'abondante littérature anglo-canadienne à ce sujet en témoignent — nous avons répertorié pas moins de dix-neuf monographies de langue anglaise sur Dieppe, sans compter les témoignages, articles et publications commémoratives. Toutefois, les deux communautés linguistiques du pays ne semblent pas aborder cet épisode sur le même registre. Au Québec, la Deuxième Guerre mondiale en général, et Dieppe en particulier, n'ont donné lieu à aucun débat scientifique, ni débouché sur une historiographie significative, laquelle se résume tout au plus à deux témoignages.

Lucien Dumais, sergent major dans les Fusiliers Mont-Royal au moment du raid, a légué un témoignage très personnel des événements, *Un Canadien français à Dieppe*⁴. Le journaliste Pierre Vennat a produit pour sa part un ouvrage pour rappeler la mémoire de son père André Vennat, mort au champ d'honneur en 1942 : *Dieppe n'aurait pas dû avoir lieu*⁵. De vagues mais douloureuses réminiscences, un témoignage et une commémoration, cet épisode militaire est donc essentiellement demeuré dans le registre de la mémoire au Québec. Soustrait à l'examen critique de l'historien, cette mémoire n'en a pas moins tissé l'identité québécoise moderne et, à ce titre, méritait d'être interrogée. Cela d'autant plus que le récit de Dieppe semble avoir cristallisé une certaine frustration nationale tout en englobant progressivement, à lui seul, l'ensemble des opérations militaires du Second Conflit mondial dans la mémoire collective québécoise.

Tel qu'il s'est transmis au Québec, le Dieppe des Canadiens-français/Québécois pourrait se résumer à cet extrait glané dans un manuel scolaire publié en 1984 :

L'opération de Dieppe est la plus meurtrière [de toutes les opérations militaires canadiennes de la Deuxième Guerre]. [...] Le régiment des Fusiliers Mont-Royal, commandé par le lieutenant-colonel Dollard Ménard, est chargé de ce débarquement [sic] qui a lieu le 19 août 1942. Mais l'opération a été mal préparée par le haut commandement, on a sous-estimé les forces ennemies. Les troupes canadiennes-françaises subissent un retentissant échec ; elles perdent 2753 hommes, tués, blessés ou faits prisonniers[sic]⁶.

Ici les Canadiens français sont les uniques acteurs et victimes du raid. Certes, il s'agit d'un exemple extrême, les autres manuels d'histoire étudiés — dix-huit en tout — ne présentant pas d'erreurs aussi grossières. Il n'en

reflète pas moins un récit oral en circulation au Québec, réduisant le raid de Dieppe à une boucherie canadienne-française fomentée par des Anglais.

Plusieurs indices extérieurs à notre corpus suggèrent que ce genre d'interprétation n'est pas isolé, qu'il imprègne la mémoire collective. Nous en voulons pour illustration, la mémoire de Dieppe revendiquée de façon apparemment impromptue, par les ravisseurs de Pierre Laporte en 1970. Dans l'ultime communiqué du 17 octobre, la cellule Chénier avisait : « Pierre Laporte, ministre du Chômage et de l'Assimilation a été exécuté à 6:18 ce soir par la cellule Dieppe (Royal 22^e) [sic] [...] NOUS VAINCRONS. FLQ »⁷. Selon Francis Simard, l'un des rédacteurs du message, le choix de Dieppe n'était pas le fait du hasard et allait de soi. Selon ses propres termes, il s'agissait à l'époque de « venger » la mémoire des Canadiens français envoyés « à la boucherie » de Dieppe par les Anglais. Mentionner le Royal 22^e était, pour les felquistes, une façon de signifier clairement l'identité canadienne-française des victimes du raid, le légendaire régiment étant pour eux une référence évidente⁸. En même temps, leur missive dénote une profonde méconnaissance historique du raid de Dieppe, puisque le seul régiment canadien-français qui y participe alors est celui des Fusiliers Mont-Royal. Rappelons que cette recomposition du récit n'a rien d'exceptionnel et s'avère constitutive du registre de la mémoire, cette dernière relevant plus souvent de la foi, du sacré, que de la raison critique⁹. Ainsi naissent les grands mythes fondateurs des sociétés.

Trente ans plus tard, cette mémoire de Dieppe semble s'être transmise intacte chez les jeunes générations. Ainsi, Carl Leblanc a récemment co-réalisé un documentaire sur Dieppe *Mourir en France* (1999). Pourquoi Dieppe ? Selon lui cette opération résume toute la guerre et illustre la place des Canadiens français dans l'armée : « Dieppe est un “mot-histoire”, dit-il. Et donc forcément un mythe dans la mesure où ça a marqué tout le monde. Tout Canadien français à qui l'on dit “Dieppe”, il y a quelque chose qui résonne. Et, la plupart du temps c'est un massacre de Canadiens français. Donc on a choisi Dieppe [pour illustrer la guerre] parce que ça paraissait une ce des journées après laquelle rien n'est plus pareil »¹⁰. Le jeune réalisateur avoue d'ailleurs candidement n'avoir découvert la participation des Canadiens anglais au raid qu'au moment de préparer le documentaire. « Quand on a décidé de faire ce film, nous a-t-il expliqué, pour moi Dieppe c'était la même chose que pour tout le monde : un massacre de Canadiens français, quelque chose de très machiavélique ».

Où ces deux hommes, à trente ans d'intervalle, ont-ils pu puiser un tel mythe sinon dans le récit en circulation dans la mémoire populaire ? Dans notre corpus en effet, la plupart des références à Dieppe font état de

combattants canadiens et non spécifiquement canadiens-français. En voici quelques exemples.

DANS LES MANUELS SCOLAIRES

Jusqu'aux années soixante, les manuels d'histoire québécois offrent deux visions du Canada en guerre. L'un uni derrière l'Angleterre, l'autre aspirant à plus d'autonomie. Dans le récit de Dieppe que l'on y développe, les guerriers sont présentés dans ces manuels comme « victimes » ou comme « héros ». C'est néanmoins autour de la remémoration de Dieppe que ce clivage entre « victimes » et « héros » apparaît le plus marqué. Dans deux manuels, le tableau est héroïque et patriotique — ceux de Laviolette et des Clercs de Saint-Viateur¹¹. Malgré les pertes, Dieppe est qualifié d'« exploit », non de défaite. Dans deux autres manuels à saveur clairement anti-impérialiste, (Tessier, Plante & Martel), la perception du raid est plus pessimiste. Loin d'héroïser les combattants de Dieppe, les auteurs les présentent comme les victimes du pouvoir central. Tessier écrit : « À l'été de 1942, un bataillon de 5000 Canadiens tente un débarquement à Dieppe. L'effet de surprise est manqué et l'aventure se solde par la mort de plus de 3000 des nôtres »¹². Nulle part on ne prétend toutefois que seuls les Canadiens français ont affronté cet ingrat combat.

Même remarque en ce qui concerne le récit de Dieppe dans les deux manuels d'histoire significatifs des années 1960, la *Synthèse historique* de Vaugeois, Lacoursière et Provencher ainsi que le *Petit manuel d'Histoire du Québec* de Léandre Bergeron¹³ : on y indique clairement que les victimes sont canadiennes. Toutefois, Léandre Bergeron profite de cet événement pour préciser qu'en disant non au Plébiscite de 1942 : « Les Québécois refusaient de se faire mettre l'uniforme sur le dos pour se faire expédier outre-mer comme chair à canon anglaise. Ce sentiment fut confirmé le 18 août [sic] par le désastre de Dieppe »¹⁴. Quant aux manuels d'histoire publiés à partir des années 1980, leurs références à Dieppe s'effacent au profit de la mémoire de la crise de la conscription. Sur neuf manuels étudiés, trois omettent complètement de mentionner l'opération¹⁵, deux lui réservent une simple mention¹⁶, et deux autres l'illustrent par une photo et un bas de vignette¹⁷. La réduction de l'importance dévolue à Dieppe n'en laisse pas moins entière la charge émotive dont semble investi le raid de Dieppe dans la mémoire québécoise.

DANS LA LITTÉRATURE

Le phénomène est particulièrement observable dans la littérature. Autant les références à Dieppe s'amenuisent dans les manuels d'histoire,

autant celles-ci s'accroissent au fil du temps dans les rares œuvres touchant de près ou de loin le second conflit mondial. Avant les années 1960, sur une douzaine de romans, récits ou témoignages¹⁸, deux romans font allusion à Dieppe (*Deux portes... une adresse* et *Un Canadien errant*) ainsi qu'une pièce de théâtre (*Un simple soldat*).

Dans *Deux portes... une adresse*, Bertrand Vac décrit la bataille de Dieppe pour illustrer le faible pouvoir de décision du Canada dans cette guerre et sur les champs de bataille¹⁹. Les fantassins que l'on devine canadiens meurent en nombre, piégés dans un « cirque cerné des falaises farcies de mitraillettes et de canons » tandis que des avions anglais et américains « projetés par des hommes ivres de vie » les survolent. Est ainsi mise en scène l'implacable hiérarchie des forces alliées réservant aux Canadiens le rôle de chair à canon, écho des rumeurs qui circulaient à l'époque du raid dans la population civile. Dans *Un simple soldat*, la référence à Dieppe évoque aussi l'héroïsme du perdant. Ainsi, pour épater une fille, l'anti-héros Joseph Latour invente de toute pièce s'être battu et avoir été blessé à Dieppe²⁰. Du même souffle il attribue la défaite à l'absence de leadership de son pays dans ce conflit : « Mais qu'est-ce que tu veux ? À Dieppe on n'avait pas de chance, c'est une affaire qui a été organisée par les Anglais »²¹.

Il faut attendre les années 1980 pour observer un relatif accroissement des références à la Deuxième Guerre dans la littérature québécoise et à Dieppe en particulier. Ainsi, entre 1980 et 1996, nous avons recensé sept œuvres se situant principalement pendant la Deuxième Guerre²², deux y faisant partiellement allusion²³. Deux facteurs semblent avoir concouru à cette relative « précipitation » du nombre d'œuvres faisant référence au conflit : le contexte commémoratif des années 1990-1995 et l'influence de la mémoire féministe. En particulier la guerre, en tant que facteur d'émancipation féminine, permet de projeter dans le passé les aspirations féministes de la décennie. Aussi observe-t-on dans ce corpus une « féminisation » de la mémoire de la Deuxième Guerre, des personnages de femmes fortes s'imposant souvent au détriment de personnages masculins plus effacés, absents ou écrasés par le destin. Dans cet imaginaire, on observe également une augmentation des références à Dieppe, plusieurs personnages secondaires masculins étant victimes du raid. Il n'apparaît pas anodin que cet échec soit la référence quasi exclusive à la guerre-combat dans les intrigues, comme si, dans l'imaginaire québécois, l'accès des chemins de la victoire étaient interdits aux combattants canadiens-français.

Pour plusieurs auteurs faisant référence à la Seconde Guerre mondiale, Dieppe apparaît en effet comme un symbole suffisamment puissant et évocateur pour constituer la principale allusion, sinon la seule, aux opérations militaires engagées outre-mer, le conflit se réduisant le plus souvent à cet

événement. Dans *Les Honorables*, c'est le seul événement militaire outre-mer précis qui soit évoqué. L'auteur reconstitue l'ambiance de Québec au moment de l'annonce du raid à travers des dépêches de journaux et des lettres envoyés par le « héros » de la famille Maurice. Pour l'auteur, Dieppe fut une page de « notre » histoire « écrite en lettres de sang »²⁴.

L'épisode de Dieppe est par ailleurs mentionné dans *Secours direct*, une saga qui couvre les périodes de la Crise et de la guerre. Le héros basé en Angleterre, Laurent Cartier, découvre les horreurs du combat en assistant au retour de ses compagnons éclopés au cours du tragique coup de main²⁵. Le raid sert également à illustrer la Deuxième Guerre dans la saga *Il y aura toujours des printemps en Amérique*. L'unique chapitre consacré à la période s'intitule « Les Galets de Dieppe »; et le représentant de la famille Maloin, Florian y trouve la mort²⁶.

Dans certaines œuvres, la référence à Dieppe est au cœur de l'intrigue. C'est le cas des deux pièces de théâtres étudiées pour la période, *Du poil aux pattes comme les cwacs* et *Le voyage du couronnement*. Dans la première, c'est l'événement malheureux qui bouleverse la vie de caserne — le frère d'une cwac, Antoinette, y sacrifie sa vie misérable. Dans la seconde pièce, Dieppe est une référence obsédante qui détruit les êtres: le souvenir du raid mine Alice Gendron, la mère de trois combattants de *Jubilee*, dont deux sont morts au champs d'honneur et un en est revenu estropié. L'expérience du champ de bataille a laissé un autre vétéran, l'un des principaux protagonistes de la pièce, cynique et dégénéré. Devenu un diplomate véreux, celui-ci s'avère de surcroît un pédophile affamé de chair fraîche.

Dans *Le bateau d'Hitler*, von Chénier, un journaliste montréalais prête sa voix à la propagande nazie contre la promesse d'Hitler de garantir l'indépendance du Québec. Il dénonce Dieppe sur les ondes de Radio-Berlin comme un complot contre les Canadiens français, les victimes du raid étant toutes canadiennes-françaises, confusion déjà vue ailleurs: « six mille morts, la fleur de la jeunesse canadienne-française, envoyée à la boucherie, photographiée dans les carcasses de char et dans les navires brisés »²⁷. Dans *L'Ombre de l'épervier*²⁸, l'auteur suggère que les principales victimes du raid sont des Canadiens français. Ainsi, le héros Noum Guitté perd son fils préféré, Charles, à Dieppe. L'auteur traduit la réaction du malheureux père en ces termes:

[...] son fils s'était fait descendre comme un lapin, avec quelques milliers d'autres, en pure perte. Si au moins l'armée leur avait donné une petite chance, mais non, elle les a utilisés pour tester les défenses ennemies, et ces fanfarons-là se sont proposés d'eux-mêmes sans y être invités, j'en suis sûr, pour prouver qu'ils étaient là, qu'ils étaient plus braves et plus patriotes que les autres, pour faire oublier qu'on avait voté non au plébiscite sur la conscription²⁹.

Ici, l'opération est présentée comme un piège machiavélique, l'armée exploitant la fanfaronnade de jeunes soldats à son avantage, doublé d'un sacrifice expiatoire, les combattants « lavant » dans le sang le refus de la conscription de tout un peuple. Ce drame, un des points tournants de l'intrigue, accélérera la déchéance de Noum qui sera conduit au suicide.

Dans l'imaginaire québécois, le raid de Dieppe se confirme donc au fil du temps comme un monstre qui avale les hommes, les arrachant à leurs femmes, leurs sœurs ou leurs amantes, méta-récit du tragique destin national des hommes québécois, éternels perdants; une référence totalisante qui englobe presque à elle seule tout le sens de cette guerre, une résurgence obsédante.

Comment surtout expliquer une telle évolution de Dieppe dans la mémoire collective? On peut invoquer l'absence de tradition en histoire militaire au Québec en particulier et chez les Canadiens français en général³⁰. À ces raisons structurelles se greffe la conjoncture politique particulière du Québec de ces cinquante dernières années, entièrement dominée par la montée d'un projet d'affirmation nationale globalement pacifique. Dans un tel contexte, ce que laissait entendre la mémoire populaire ne faisait probablement que renforcer les aspirations québécoises du moment. La situation était donc peu propice aux réévaluations historiques.

Le grand remue-ménage identitaire et politique québécois qui a marqué ce demi-siècle n'explique certes pas à lui seul l'éclipse de la problématique militaire de ces manuels. Sous l'impulsion entre autres de l'école française des *Annales* et des *Social Studies* américaines, l'historiographie québécoise a développé de nouveaux objets d'étude: histoires économique, sociale, culturelle, féministe, ouvrière ont connu un engouement certain ces dernières décennies. L'influence de cette recomposition du récit historique, particulièrement visible dans les nouveaux manuels d'histoire, a probablement accentué la marginalisation des questions militaires et diplomatiques dans le questionnaire historique contemporain.

Selon nous toutefois, la mémoire québécoise de Dieppe semble avoir des causes plus anciennes et plus profondes. Le « mythe » de la boucherie canadienne-française tel qu'il s'est transmis jusqu'à aujourd'hui au Québec, s'est avéré en effet au cours de notre recherche un « résidu » de la propagande de guerre de l'époque. Il s'agit sans doute de la découverte la plus ironique de notre étude. En particulier, le rôle de la presse semble avoir été décisif pour ce qui est de la genèse du mythe de Dieppe dans la mémoire collective. Dans la presse québécoise, l'opération a pris dès le départ un visage canadien-français, les Fusiliers Mont-Royal — quoique secondaires sur le terrain — prenant le devant de la scène. À cet égard, l'extrait suivant, tiré du *Devoir*, est représentatif de la prose en circulation en août 1942:

Le premier régiment canadien-français à fouler le sol de France — patrie de ses ancêtres — depuis le début de la présente guerre a été celui des Fusiliers Mont-Royal, commandos du Québec entraînés spécialement, en compagnie d'unités canadiennes de langue anglaise, pour l'historique raid exécuté contre Dieppe, mercredi matin, raid qui a coûté de lourdes pertes de vie et de matériel tant aux Alliés qu'aux Allemands, à ce qu'il semble. Les Fusiliers Mont-Royal, de même que leurs camarades, ont reçu vaillamment le baptême du feu dans un combat dont la violence peut se comparer avec tout ce qu'ont pu expérimenter leurs pères durant la première grande guerre ³¹.

Le colonel Dollard Ménard et l'aumônier du régiment, l'Abbé Armand Sabourin deviendront les héros d'une épopée dont le coût humain et militaire ne sera révélé que graduellement. Cette stratégie de communication à l'endroit des Canadiens français n'a rien d'original. Depuis le début de la guerre, le Bureau de l'information publique, supervisé par le ministère des Services nationaux de guerre, alimente la presse québécoise d'une littérature résolument « héroïque » spécifiquement destinée aux Québécois, où Dollard et Montcalm côtoient les héros de Courcellette et de Vimy, ceci dans l'espoir d'éveiller la fibre patriotique des francophones.

La couverture de Dieppe ne fait pas exception à la règle, d'autant plus qu'à partir de mai 1942, la censure se réorganise, le ministère de la Défense nationale en profite pour réclamer un contrôle plus strict des opérations dans la presse écrite et à la radio³². Les stratégies de communication qui en découlent se font sentir dans le traitement du raid. La surenchère autour des Fusiliers Mont-Royal est d'ailleurs telle dans les journaux francophones, qu'elle provoque des remous dans la presse anglophone. Vers le 24 août, éclate une dispute à ce sujet entre le *Star* de Toronto et le *Globe and Mail*. Dans un article, le *Star* rend hommage aux morts de Dieppe, ajoutant que « les fils du Canada français étaient parmi les héros qui ont réussi le coup de Dieppe, la semaine dernière », qu'ils « se sont distingués par leur bravoure et leur ténacité dans une épreuve difficile », etc. Réplique du *Globe and Mail* du 27 août : cette guerre est une guerre de nations. Pour qu'il y ait la paix, il faut qu'il y ait unité des nations, sans distinction de classes, de religion, de races, etc. Le journal ne comprend pas ce crédit particulier aux Canadiens français et ne voit aucune raison pour séparer Canadiens français des autres³³.

Ironiquement, ce traitement de l'information ne fait que renforcer une propagande ennemie qui cible intensément les Canadiens français. Depuis février 1942, Radio-Vichy et Radio-Berlin ont multiplié leurs programmes à ondes courtes destinées aux francophones d'Amérique. En septembre 1942, Radio-Vichy rappelle régulièrement les menaces de conscription qui pèsent désormais sur les Canadiens français et dénonce l'envoi de soldats canadiens-français « à la boucherie » de Dieppe³⁴. Or une étude subséquente de la

Commission d'information en temps de guerre démontrera que les effets de ces émissions, quoique relativement connus chez les Canadiens français, « sont généraux et diffus plutôt que spécifiques »³⁵.

À tout le moins, une telle stratégie de communication semble avoir imprimé pour longtemps l'opinion encore répandue chez les Québécois contemporains, voulant que l'on exposa surtout des Canadiens français au feu de l'ennemi. Dans leur histoire du collège Stanislas entre 1938 et 1950, les deux fondateurs de l'institution, Jeannette et Guy Boulizon, notent en 1988 que « le malheureux raid de Dieppe [...] fera, en quelques heures, plus de 2000 victimes, surtout canadiennes-françaises »³⁶. En entrevue, Mme Boulizon nous a confirmé cette perception : « Nous les Français, on en était absolument scandalisés qu'on envoyait tous les Québécois aller se faire tuer sur les plages de Dieppe. Les Anglais restant bien peignards, les Anglais d'ici je veux dire. (...) Les hauts gradés restaient en Angleterre... tous les petits Canadiens français, tous allaient se faire tuer ! »³⁷. François-Albert Angers, économiste nationaliste bien connu, nous a rapporté pour sa part sa réaction en apprenant le raid de Dieppe en ces termes : « Ma réaction [a été] de trouver qu'en somme, on avait sacrifié des Canadiens français ; en somme, on avait fait des expériences avec nos soldats, en les envoyant dans une mission impossible »³⁸.

La stratégie de mise en média de Dieppe s'avéra par conséquent un échec du point de vue du service de l'information. Loin de les galvaniser, elle conforta le sentiment des Canadiens français d'avoir été les principaux sacrifiés dans une guerre dont le contrôle leur échappait et cristallisa les frustrations nationalistes. N'oublions pas que le résultat du plébiscite d'avril 1942 les avaient marginalisés sur l'échiquier politique canadien. *Jubilee* leur démontrait que cette position de faiblesse pouvait en faire les principales victimes. L'étendue du désastre de Dieppe ne pouvait que renforcer cette opinion. Les précisions que purent apporter par la suite les journaux aux dates commémoratives ainsi que les historiens semblent avoir peu infléchi ces perceptions.

En conclusion, l'angle militaire, négligé jusqu'ici au Québec, nous semble un « lecteur » prometteur de la mémoire collective québécoise en ce que les différentes crises révèlent en filigrane les zones de tension et de fracture de l'État canadien. Notre étude pose au fond la question de la cohabitation de différents groupes identitaires porteurs de mémoires disparates et parfois conflictuelles, mais aussi de la délicate gestion des symboliques nationales en temps de guerre et de ses effets à long terme dans la mémoire collective. En ce sens l'histoire de la mémoire, cette « histoire au second degré » pour reprendre l'expression de l'historien français Pierre Nora s'avère une approche

prometteuse pour cerner les enjeux intra-nationaux du Canada contemporain et comprendre leur enracinement.

NOTES ET RÉFÉRENCES

*. Béatrice Richard détient un doctorat en histoire de l'UQAM. Cet article est le texte d'une communication présentée au Colloque d'histoire militaire à Ottawa en mai 2000. Une version remaniée de son doctorat paraîtra à l'automne chez VLB éditeur.

1. On trouvera un bilan de cette question dans Georges Kantin et Gilles Manceron, *Les Échos de la mémoire, tabous et enseignements de la Seconde Guerre mondiale*, Le Monde-Éditions, Paris, 1991, 372 p.

2. Citons à titre d'exemple : Irving Abella et Arnold Troper, *None is too Many, Canada and the Jews of Europe, 1933-1948*, Toronto, Lester and Orpen Dennys, 1982, 336 p.; Ken Adachi, *The Enemy That Never Was : A History of Japanese Canadians*, Toronto McLelland and Stewart, 1977, 456 p.

3. Pour plus de détails sur notre problématique et de notre approche méthodologique, consulter : Béatrice Richard, *La Deuxième Guerre mondiale dans la mémoire collective canadienne-française/québécoise à travers le « mythe » de Dieppe, 1942-1995*, thèse de Doctorat, UQAM, 2000, 390 p.

4. Lucien A. Dumais, *Un Canadien français à Dieppe*, Paris, Éditions France-Empire, 1968, 283 p.

5. Pierre Vennat, *Dieppe n'aurait pas dû avoir lieu*, Montréal, Éditions du Méridien, 1991, 202 p.

6. Gérard Cachat et André Donneur, *À la recherche de mes racines*, Lidec, Montréal, 1984, p. 577.

7. Communiqué reproduit dans Jacques Lacoursière, *Alarme citoyens, L'affaire Cross-Laporte du connu à l'inconnu*, Les Éditions La Presse, Montréal, 1972, p. 285-286.

8. Nous tenons cette explication de Francis Simard lui-même.

9. Henry Rouso, *Le Syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Paris, Seuil, 1990, p. 10.

10. Entrevue téléphonique, 3 mai 2000.

11. Laviolette, Guy, *Mon pays, Histoire du Canada*, 8e-9e année, Laprairie, Ottawa, Procure des frères de l'instruction chrétienne, 1954, 454 p.; Les Clercs de Saint-Viateur, *L'Histoire de notre pays*, Librairie Saint-Viateur, Montréal, Ottawa 1958, Éditions du renouveau Pédagogique Inc., 1967, 398 p.

12. Albert Tessier, *Québec-Canada, Histoire du Canada, 1763-1958*, 2 vol., Éditions du Pélican, Québec, 1959, p. 272.

13. Jacques Lacoursière, Denis Vaugois, Jean Provencher, *Canada-Québec, Synthèse historique*, Montréal, Éditions du renouveau pédagogique, Montréal, 1978, 625 p.; Léandre Bergeron, *Petit manuel d'histoire du Québec*, Montréal, 1979, Éditions Québécoises, VLB éditeur, 263 p.

14. Léandre Bergeron, *Petit manuel d'histoire du Québec*, Montréal, Éditions Québécoises, VLB éditeur, deuxième édition, 1979, p. 198.

15. Denis Boileau et Georges Duclos, *Cours d'histoire du Québec*, 1977, 308 p.; Michel Allard et Yolande Capistran Phaneuf, Aurore Dupuis, André Francœur, Paul-M. Morissette, Robert Savoie, *Histoire nationale du Québec de sa découverte à aujourd'hui*, Guérin éditeur, Montréal, 1979-1980, 335 p.; Louise Charpentier, René Durocher, Christian Laville, Paul-André Linteau, *Nouvelle histoire du Canada et du Québec*, Centre éducatif et culturel, Montréal, 1990.

16. Danielle McKinnon et Pierre Lalongé, *Notre histoire*, Éditions du Renouveau Pédagogique, Montréal, 1984. 380 p., Dieppe est mentionné dans un tableau. Dans François Charbonneau, Jacques Marchand et Jean-Pierre Sansregret, *Mon Histoire*, Guérin, Montréal, 1985, 2e éd., 1987, on relève une simple mention : « Les forces armées canadiennes subissent des défaites comme celles de Hong Kong en 1941 et de Dieppe en 1942 », p. 414.

17. Claude Bouchard et Robert Lagassé, *Nouvelle France, Canada, Québec : l'histoire du Québec et du Canada*, Montréal, Beauchemin, 1986, 386 p.

18. Pour les romans : Maurice Gagnon, *Les Chasseurs d'ombres*, Ottawa, Cercle du livre de France, 1959, 279 p.; Jean-Jules Richard, *Neuf jours de haine*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1948, 352 p., Le Cercle du livre de France, 1968, 361 p., 1972; Bertrand Vac (Pelletier, Aimé), *Deux portes... une adresse*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1952; Jean Vaillancourt, *Les Canadiens errants*, Montréal, Cercle du livre de France, 1954, 250 p., 1970, 217 p., Éditions Pierre Tisseyre, 1994. Pour les récits : Alphonse-Claude Laboissière, *Journal d'un aumônier militaire canadien, 1939-1945*, Montréal, Éditions franciscaines, 1948, 330 p.; J.-G. Poulin, *696 heures d'enfer avec le Royal 22e régiment, Récit vécu et inspiré d'un journal tenu tant bien que mal au front*, Éditions A. B., Québec, 1946; Pierre Sévigny, *Face à l'ennemi*, Beauchemin, Montréal, 1946, 178 p. Les autres œuvres évoquent la guerre vue du Québec. On recense cinq romans : Robert Élie, *La Fin des songes*, Montréal, Beauchemin, 1950, 256 p., Fides, 1968, 213 p.; Gratien Gélinas, *Tit-Coq, pièce en trois actes*, Montréal, Beauchemin, 1950, 197 p.; André Langevin, *Évadé de la nuit*, Ottawa, Cercle du livre de France, 1950, 245 p. [plusieurs réimpressions]; Roger Lemelin, *Les Plouffe*, Québec, Belisle, 1948, 470 p.; Gabrielle Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Société des Éditions Pascal, 1945, 2 vol., 532 p.; Jean Simard, *Mon fils pourtant heureux*, Ottawa, Cercle du livre de France, 1956, 228 p.; 1968, 194 p. Quatre récits de civils, témoins de la guerre en Europe : Marcel Cadieux, *Premières armes*, Montréal, le Cercle du livre de France, 1951, 206 p.; Camille Lessard, *Le pèlerinage de la grande misère, souvenirs vécus 1940-1944*, s. é., Montréal, 1954, deuxième édition, 261 p.; Charles Miville-Deschênes, *Souvenirs de guerre*, Québec, s. é., 1946, 128 p.; Simone Routier, *Adieu Paris ! Journal d'une évacuée canadienne, 10 mai-17 juin 1940*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1941, 159 p.

19. Bertrand Vac, *op. cit.*, p. 52-53.

20. Marcel Dubé, *op. cit.*, p. 39.

21. Marcel Dubé, *ibid.*, p. 40.

22. François Barcelo, *Vie de Rosa*, Montréal, Libre Expression, 1996, 454 p (roman); Bouchard, Michel-Marc, *Le voyage du couronnement*, Théâtre, Montréal, Leméac, 1995,

120 p.; *Montréal, 1930-1945*, Sainte-Thérèse, Foular, 1992, 224 p. (roman); Maryse Pelletier, *Du poil aux pattes comme les CWACS*, Théâtre, Montréal, VLB éditeur, 1983, 158 p.; Josette Pratte, *Les Honorables*, Paris, Robert Laffont, 1996, 295 p. (roman); Louise Tremblay-D'Essiambre, *Les années du silence*, t. 1, *La tourmente*, Montréal, Guy Saint-Jean, 1995, 234 p. (roman); Pierre Turgeon, *Le Bateau d'Hitler*, Montréal, Boréal, 1988, 224 p. (roman).

23. Louis-Martin Tard, *Il y aura toujours des printemps en Amérique*, Montréal, Libre Expression, 494 p., dont un chapitre fait allusion au raid de Dieppe (roman, 1987); Noël Audet, *L'Ombre de l'épervier*, dont un passage aborde la guerre outre-mer (roman, 1988).

24. Josette Pratte, *op. cit.*, p. 228.

25. Laurier Larouche, *op. cit.*, p. 162-164.

26. Louis-Martin Tard, *op. cit.*, p. 429-437.

27. Pierre Turgeon, *op. cit.*, p. 64-65.

28. Noël Audet, *L'Ombre de l'épervier*, Montréal, 1988, 539 p. Les références citées ici sont tirées de l'édition du Club Québec Loisir, 595 p.

29. Noël Audet, *ibid.*, p. 207-208.

30. Pour Ronald Haycock, la rareté des historiens militaires francophones au Canada « est en grande partie attribuable à l'histoire elle-même : conquête, anglicisation croissante et différends culturels d'ordre national concernant la guerre et la politique étrangère ». Le même auteur invoque aussi des causes structurelles pour expliquer cette situation, l'historiographie militaire canadienne s'étant développée à l'intérieur d'institutions longtemps dominées par des auteurs anglophones : la section historique de l'état-major de l'armée en 1940, devenue le Service historique de la Défense nationale en 1968 à laquelle a succédé récemment la Direction Histoire et Patrimoine. Ronald Haycock et Serge Bernier, *Clio et Mars au Canada, l'enseignement de l'histoire militaire/Clio and Mars in Canada, Teaching Military History*, Athabasca University, 1995, 152 p.

31. *Le Devoir*, 21 août 1942, p. 3.

32. William Robert Young, *Making The truth Graphic : The Canadian Government's HomeFront Information and programs During World War II*, University of British Columbia, 1978., p. 172.

33. Incident rapporté dans *Le Devoir*, 28 août 1942, p. 1.

34. *La Guerre des ondes, Histoire des radios de langue française pendant les deux guerres mondiales*, Hurtubise, HMH, Montréal, 1985, p. 350-351.

35. *Émissions de l'axe et rumeurs circulant au Québec*, Commission d'information en temps de guerre, Section recherche, Rapport spécial no. 6, 15 février 1943, p. 1 (Archives publiques du Canada, RG 36, série 31, volume 13, dossier 8-5-D).

36. Jeannette et Guy Boulizon, *Stanislas, un journal à deux voix*, Montréal, Flammarion, 1988, p. 143.

37. Entrevue avec Jeannette et Guy Boulizon, 6 octobre 1995, Outremont.

38. Entrevue avec François-Albert Angers, 15 septembre 1995, HEC, Montréal.